

Souvenirs d'une présidence

Catherine DUFOSSÉ

Ouf! J'ai rendu mon tablier de présidente nationale de l'APMEP. Quelle aventure, mes amis! J'en suis encore tout étonnée. C'est que, ce n'est pas rien de présider l'APMEP pendant une année... Et quelle année!

J'en suis encore tout essoufflée: ce fut d'abord un travail exigeant de chaque jour, un deuxième métier à plein temps. Une vie coupée en deux entre lycée et association, une obligation de vitesse, d'efficacité, de régularité. Une à deux heures au moins tous les jours devant son courrier électronique, souvent des soirées entières, parfois très tard. J'ai fait d'énormes progrès d'organisation, et de rentabilité, y compris dans mon métier de professeur: nécessité fait loi!

Le plus difficile, ce fut l'absence de repos: cours au lycée du lundi 9 heures au Jeudi 17 heures, week-end à Paris avec bien souvent des réunions du vendredi après-midi au dimanche après-midi, paquets de copies avalés durant les trajets en TGV. Plusieurs fois, ce furent ainsi quatre week-end de suite: cinq semaines d'affilée sans un jour de repos, ça finit par peser! Il vaut mieux avoir une santé solide pour présider l'APMEP. J'ai bien résisté, merci!

Mais pourquoi courir ainsi, et quels en furent les bénéfices? Ils ont été immenses, et ils ont fait de cette année pour moi une année exceptionnelle, et extraordinairement enrichissante: apprentissages, rencontres, moments d'exception.

Apprentissages

J'aurai appris beaucoup. Des mathématiques d'abord: les journées nationales, bien sûr, les cours de statistiques de Claudine Robert, les conférences du Prix d'Alembert, mais aussi la lecture des articles pour préparer le bulletin vert, les publications régionales qui me sont parvenues, le cours de Régis Gras sur le test du Khi deux, les conférences organisées à Marseille, la journée de Colloque de Maths Sans Frontière... Militer à l'APMEP, c'est une occasion d'ouverture où la curiosité intellectuelle comme la nécessaire formation continue professionnelle trouvent à s'alimenter de façon variée et parfois inattendue: je pense à la visite du musée du CNAM à Paris, lors de la journée organisée par le ministère sur la parité hommes-femmes au mois de Février.

J'ai fait aussi mon éducation de citoyenne: j'ai découvert comment fonctionne la politique de l'éducation et la prise de décision: découverte ahurissante d'un pouvoir régalien où le Ministre a toujours raison. « Le Ministre a dit », « le Ministre souhaite que... », « le Ministre pense que... », sont dans notre pays des arguments qui l'emportent sur toute autre considération. Bien sûr, le gouvernail doit être tenu d'une main ferme, bien sûr, face aux pressions et aux souhaits contradictoires des groupes divers, il faut trancher, in fine. Mais pendant cette année un peu plus proche des sphères de décision, j'ai eu l'impression que la démocratie fonctionnait bien mal dans notre pays.

Le travail de réflexion pourtant ne manque pas: que de groupes, de commissions, de réunions! Ils font un travail admirable, ils sont composés de gens compétents et dévoués, qui font de leur mieux pour faire progresser la grande machine de l'Éducation Nationale. Ces groupes travaillent sans la moindre reconnaissance, de façon presque toujours bénévole, et souvent sans moyen décent de fonctionnement, par seul souci du bien commun. Ils font des recommandations sensées, réfléchies, argumentées, qui seraient profitables à la collectivité. Et puis... Ceux qui décident ignorent en général ce travail, ne font pas l'effort de prendre connaissance de cette réflexion. Quand ils n'ignorent pas jusqu'à leur existence, ils survolent les rapports, entre deux réunions, entre deux rendez-vous ou deux coups de téléphone. Ils ont autre chose à faire, et ça les intéresse peu. Préparer de grands rendez-vous médiatiques, inventer quelque mesure « géniale », du fond d'un bureau éloigné de toute réalité (je pense à la demi-heure hebdomadaire de lecture dans les classes de cinquième...), quelque formule qui fera choc dans les médias, (« l'Ecole est son propre recours »...) C'est beaucoup plus productif sur le plan politique que de se soucier vraiment des difficultés du terrain, et de se pencher sérieusement sur les recommandations de tel ou tel groupe.

Alors, on n'en croit pas ses yeux. On connaît la qualité du travail de réflexion mené ici et là, et on entend le plus souvent, les jours de rencontre au Ministère, des conversations de café du commerce où les phrases qui parlent vraiment d'enseignement commencent le plus souvent par « Mon fils, en sixième... », « Le prof de ma fille... », « Dans la classe de ma femme... ».

Les préjugés, les vieux poncifs, les souvenirs d'enfance ou les histoires familiales servent trop souvent de base de réflexion et de justification à des mesures qui concernent des millions de jeunes, alors que le travail sérieux de réflexion est là, à portée de main, appuyé sur l'expérience et la réalité du terrain.

Faut-il pour autant renoncer? Sûrement pas! On rencontre de temps en temps, dans un bureau une perle rare, quelqu'un qui réfléchit vraiment, qui est conscient des enjeux et des difficultés, qui se soucie de la réalité des problèmes à résoudre et prend le temps de vous écouter sérieusement, sans vous disqualifier a priori en vous collant par avance telle ou telle étiquette, sans raisonner uniquement en termes de gains politiques. Je pense à Catherine Moisan parlant des BEP, ou à une collègue enseignant à mi-temps et chargée à la DESCO de travailler sur les TPE.

Et puis, à force de dire, de répéter, d'écrire, on finit par faire admettre quelques vérités. Il y faut encore beaucoup plus de patience et de ténacité que devant une classe, et on y rencontre, en plus, des obstacles inconnus auprès des élèves : des préjugés solidement ancrés (« la dictature des maths », « l'impérialisme des maths », « les méfaits de l'abstraction », « l'immobilisme des profs » ...) et quelquefois aussi l'arrogance (L'interview de Claude Allègre dans Paris-Match peu après son éviction était un modèle du genre!).

L'APMEP n'en reste pas moins un lien tenu mais précieux entre la réalité de l'enseignement des mathématiques tel qu'il se pratique, et les bureaux où l'on décide. Elle est un témoin, et un outil de ce que devrait être une démocratie vivante, un médiateur indispensable et parfois efficace. Il est vital pour notre profession, et pour que le mot de démocratie ne soit pas un vain mot, que cette médiation demeure et se renforce. Le seul outil ici est la parole tout comme au temps de la démocratie athénienne. Nos milieux dirigeants ont d'abord besoin d'une parole vraie, qui parle de la réalité, d'une parole éloignée des langues de bois partisans, des théories dogmatiques, des visées politiciennes et des luttes de pouvoir.

Cette certitude de parler de la réalité, de traduire les difficultés qui se rencontrent partout, fait notre force et donnent dans n'importe quelle réunion, ou devant n'importe quel technocrate, si arrogant ou si puissant soit-il, une assurance et une sérénité qui m'ont étonnée moi-même. Car les questions que nous posons, les difficultés que nous soulevons, ce sont celles de tous : le facteur temps dans l'apprentissage, la nécessité de la formation continue, l'importance vitale de l'évaluation, la difficulté du travail personnel des élèves, la nécessité de prendre véritablement en considération les élèves en difficulté, la volonté de donner une formation efficace sur le long terme. La réunion inter-académique de Lyon m'a renforcée dans cette évidence : notre discours est bien au diapason des questions et des difficultés de toute la profession.

Rencontres

Je suis pleine d'admiration pour nombre de ceux qu'il m'a été donné de rencontrer. À l'intérieur de l'association comme à l'extérieur, ces années au bureau national m'ont permis d'apprécier et de nouer des relations amicales et même des amitiés solides avec beaucoup, et je suis encore éblouie de la qualité des personnes que j'ai côtoyées. Vraiment, il y a beaucoup de beau monde à l'APMEP mais aussi dans bien d'autres associations amies comme l'UPS, ou la SMF, et dans beaucoup de lieux de réflexion, et je pense en particulier à la commission Kahane.

Travailler en relation avec eux a été un privilège et sans doute la plus belle part de ce que m'ont apportées ces années au bureau national. Il est bien délicat de donner ici des exemples, bien sûr, mais permettez-moi tout de même de citer un nom car il illustre parfaitement mon propos et je suis sûre qu'il fera l'unanimité et qu'il ne peut pas faire de jaloux : celui de Michèle Artigue.

Moments d'exception

Le métier de présidente de l'APMEP vous procure des instants mémorables! Faire un discours à l'ouverture des Journées nationales, avec 600 paires d'yeux braqués sur moi fut l'un des plus inoubliables et pas des plus faciles : c'est qu'ici, je m'exprimais devant mes pairs, et ils connaissaient aussi bien que moi la réalité dont je parlais. Ce fut le moment le plus impressionnant de mon année de présidence, et je n'ai guère osé quitter mon papier des yeux, malgré la bienveillance du public.

J'ai vécu d'autres instants un peu surréalistes pour un professeur de lycée :

- Donner son avis sur un livre au jury du prix d'Alembert, au milieu d'une brillante assemblée, pour la plupart mathématiciens renommés, parmi lesquels un Alain Connes attentif et bienveillant ... Excusez du peu!

- Parler au micro dans la grande salle de l'Académie des Sciences, en réponse à une intervention de Gustave Choquet, au cours d'une séance organisée par Jean-Pierre Kahane sur le thème « mathématiques et autres disciplines ».

Dans des moments d'exception tels que ceux-là, j'avais presque besoin de me pincer pour me prouver que je ne rêvais pas! Ce sont dans mon souvenir comme des cartes postales qu'on ramène d'un voyage à l'étranger, des instants étonnants, passionnants, mais qui restent éloignés du travail de fond. L'enjeu dans ces moments-là, c'est qu'on représente toute une profession auprès de gens qui la connaissent peu :

on porte en quelque sorte sur ses épaules l'honneur des professeurs du secondaire. Alors, il faut essayer d'être bon!!

Je termine cette année avec une grande reconnaissance envers ceux qui ont construit notre association : ils l'ont dotée de statuts qui la rendent vivante, de conditions matérielles satisfaisantes et bien gérées même si elles ne sont pas luxueuses, ils lui ont bâti une réputation de sérieux et d'ouverture très méritée, ils ont mis en place des outils de communication variés et qui fonctionnent bien. Qu'ils en soient remerciés.

À nous, les professeurs de mathématiques d'aujourd'hui, ils ont transmis un outil remarquable de formation, de réflexion, de communication. Il nous reste à bien le gérer, à l'utiliser à plein. Chacun de nous peut y trouver une occasion de se former, de s'exprimer, de faire des rencontres enrichissantes, de développer hors hiérarchie une réflexion commune sur notre pratique et notre discipline. C'est une chance à ne pas laisser passer, et qui apporte une dimension supplémentaire à un métier passionnant.

Cette année m'aura permis de l'apprécier plus qu'aucune autre.